



HAL
open science

Transferts de termes et transferts de méthode dans les étymologies bilingues. L'acculturation de lexiques étrangers dans des lexiques autochtones

Christian Nicolas

► To cite this version:

Christian Nicolas. Transferts de termes et transferts de méthode dans les étymologies bilingues. L'acculturation de lexiques étrangers dans des lexiques autochtones. Interférences, 2006, Interférences Ars Scribendi (4: TRANSFERTS). halshs-04763557

HAL Id: halshs-04763557

<https://shs.hal.science/halshs-04763557v1>

Submitted on 10 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Transferts de termes et transferts de méthode dans les étymologies bilingues. L'acculturation de lexiques étrangers dans des lexiques autochtones

Christian NICOLAS

Université Jean Moulin-Lyon 3

Les commentateurs antiques du lexique – lexicographes, étymologistes – ont, autant que leurs confrères de l'ère moderne, maintes fois affaire au processus de l'homonymie. Deux vocables, que différencie effectivement au moins un phonème ou un trait prosodique, finissent, au terme d'une évolution morphologique, phonologique ou morphologique, par abolir entre eux toute opposition formelle – deux mots pour le sens, un seul pour la forme, pour le dire trivialement et très improprement. Cet accident linguistique est banal et sans doute universel. Il est, on le voit, nécessairement un phénomène historique, puisque, s'il est aperçu dans une tranche synchronique donnée, il est en réalité le bout d'un processus diachronique que la philologie et/ou la reconstruction comparée permettent de reconstituer parfois. Ainsi, en français, « louer » procède de deux verbes latins bien distincts, *locare* « donner à bail » et *laudare* « faire l'éloge de », que l'évolution systématique des occlusives intervocaliques a rendus homonymes. Cette indistinction récente – relativement à l'histoire des verbes *locare* et *laudare* – est l'aboutissement d'une longue chaîne de menues

modifications, toutes ordonnées et systématiques, toutes inscrites dans la – très – longue durée.

Or, la perception de la diachronie gêne indéniablement les Anciens dans certaines activités lexicologiques. Les romanistes et les linguistes contemporains savent bien que l'état de la langue française qu'ils décrivent a une histoire, et que cette histoire est riche de documents innombrables. Il suffit de remonter au latin pour trouver, le plus souvent, une solution étymologique valable. Mais pour les Latins eux-mêmes, la trace diachronique est presque immédiatement perdue. Avant eux, c'est le néant. Tout ce qu'ils peuvent remarquer, en termes de diachronie – ou faut-il parler de synchronie longue? –, c'est une certaine évolution de leur propre lexique : « Les Anciens disaient ainsi¹, écrivaient de cette façon², tel terme est chez Ennius³, etc. » Ces curiosités d'antiquaires, constantes au moins depuis Varron, fréquentes chez Cicéron, grand amateur et citateur d'archaïsmes, sont éparpillées dans toute la latinité et parfois rassemblées en un lieu qui se voudrait un peu scientifique, au moins pédagogique, comme le dictionnaire de Nonius sur la langue des auteurs de la République. Mais l'analyse diachronique n'y est en rien systématique. Par exemple Cicéron, en *Fam.* 9, 21, 2 :

L. *Papirius Crassus* [...] *primum Papisius est uocari desitus*,

L. *Papirius Crassus* a le premier cessé de se faire appeler *Papisius*,

tout en remarquant deux états graphiques différents d'un même mot (*Papisius/Papirius*), n'ignore pas l'évolution phonétique; mais il n'en tire aucune remarque analogique – du type de *Papisius/Papirius* // *Valesius/Valerius* –, aucune remarque sur l'anomalie apparente – ainsi *casus* n'est pas un état orthographique antérieur de *carus* –, aucune formulation de la loi sur le rhotacisme, l'une des rares qui, en latin, soit remarquablement lisible dans de très nombreux documents, par exemple la citation de

1. Comme par exemple dans Cic. *Tusc.* 2, 43 : « *eiulatus* [...] *nimirum est lessus quem XII tabulae in funeribus adhiberi uetuerunt* », « C'est *eiulatus* que signifie sûrement le terme *lessus* dont les XII Tables ont interdit la pratique dans les cortèges funèbres. »

2. Voir Liv. 3, 4, 1 : « *Furius Fusios scripsere quidam; id admono ne quis immutationem uiro- rum ipsorum esse, quae nominum est, putet* », « Certains ont écrit *Furius* sous la forme *Fusios*; je le dis pour que l'on n'aille pas croire qu'il s'agit de deux personnes différentes, quand ce ne sont que deux orthographes différentes »; et Ov. *Fast.* 5, 195-196 : « *Chloris eram, quae Flora uocor : corrupta Latino / nominis est nostri littera Graeca sono* », « J'étais *Chloris*, je m'appelle aujourd'hui *Flora* : le phonème grec de mon nom a été corrompu par un son latin. »

3. Voir, parmi beaucoup, Cic. *Tusc.* 1, 27, sur l'emploi du mot *casus* chez Ennius pour désigner les *prisci*.

Tite-Live en note. Certes, Cicéron n'est pas « complètement » un historien de la langue ; mais les artigraphes ne sont pas tellement plus scientifiques.

La pratique étymologique, quant à elle, est par essence diachronique. La recherche du sens primitif – qu'on imagine obscurci par des générations de locuteurs incultes – inscrit d'emblée la discipline dans la durée. Mais cette durée, outre qu'elle est souvent réputée teintée de mythe – celui de l'onomatothète anonyme qui a associé une fois pour toutes un signifiant à un signifié ; l'intervention de dieux et de héros dans l'histoire d'un terme, etc. –, n'est que très rarement chiffrable. Elle se perd dans la nuit des temps, et avec elle toutes les étapes intermédiaires éventuelles entre l'étymon postulé et la forme contemporaine décrite⁴.

Surtout, elle n'est pas exploitée comme un système. Les permutations ou les modifications phonétiques proposées entre l'étymon et le terme commenté sont manifestement complètement aléatoires. Ici, le ψ du grec est altéré sous la forme d'un *F* latin – comme dans l'exemple *Chloris/Flora* d'Ovide, cité en note ; là, dans un jeu de mots bilingue, on voit que le *F* latin correspond au contraire tout naturellement au φ ⁵. Ailleurs encore (Isid. *Etym.* 12, 1, 27), le *F* latin a rapport avec le *P* latin :

Aper a feritate dictus, ablata F littera et subrogata P.

Aper vient de *feritas*, par substitution des lettres F et P.⁶

4. Ainsi je ne crois pas me souvenir d'un seul chaînon étymologique à plus de deux maillons chez Isidore de Séville. La technique, simple, est invariablement la suivante : X (le mot d'aujourd'hui) vient de X' ; on n'a pas « X vient de X', lequel vient de X'' », etc. ». Certes, très souvent, on propose plusieurs étymologies concurrentes (« X vient de X' ; ou bien d'autres disent qu'il vient de X'' ; ou encore de Y »), le cas échéant on postule, comme étymon, une forme aujourd'hui non attestée ; ainsi Isid. *Etym.* 9, 3, 45 : « *Militia* [...] *a multis, quasi multitia, quasi negotium multorum; aut a mole rerum, quasi moletia* », « *Militia* vient de *multi*, comme si l'on posait *multitia* ; ou bien de *moles*, comme si l'on postulait *moletia*. » ; ou encore Isid. *Etym.* 12, 1, 38 : « *Asinus et asellus a sedendo dictus, quasi asedus* », « *Asinus* et *asellus* viennent de *sedere*, comme si l'on posait *asedus* ». Mais le chaînon n'a toujours que deux maillons.

5. Voir Suét. *Vesp.* 22, 3 : « *Mestrium Florum consularem, admonitus ab eo plaustra potius quam plostra dicenda, postridie Flaurum salutavit.* » Repris par Florus sur le fait qu'il fallait prononcer *plaustra* et non pas *plostra*, le lendemain il le salua du nom de *Flaurus* [c'est-à-dire $\varphi\lambda\alpha\tilde{\upsilon}\rho\omicron\varsigma$, « imbécile »]. Voir F. Biville, « Bilinguisme gréco-latin et créations éphémères de discours », *La création lexicale en latin*, M. Fruyt et C. Nicolas (éd.), *Lingua Latina*, 6, Paris, PUPS, 2000, p. 91-107 et particulièrement p. 104-105.

6. On notera toute la maladresse de la formulation isidorienne. Notamment, et c'est logiquement le plus défectueux, la préposition *a*, qui fait naturellement partie du matériel métalinguistique de l'explication, est incorporée à la forme même de l'étymon (*Aper = a feritate*).

Aucun auteur ne paraît juger nécessaire de s'expliquer sur ces probables incongruités. Autrement dit, les étymologies anciennes sont quasi synchroniques. Ce qui est remarqué à propos du terme commenté c'est sa relative ressemblance formelle – et parfois sémantique – avec un autre mot contemporain susceptible d'en révéler la vraie signification. Si, dans ce rapprochement fortuit, c'est l'association d'idées qui prédomine – par exemple la combinaison réflexe entre le nom du sanglier et la sauvagerie –, alors on tord un peu la phonétique (*Aper a feritate*), en se payant d'à-peu-près – *F* passe à *P* sans autre forme de procès ; si la ressemblance formelle est forte – cas de l'homonymie partielle ou totale –, elle en devient incontournable et c'est alors la signification qui est invitée à montrer son élasticité.

C'est ce deuxième aspect que nous voudrions creuser un peu, et plus précisément dans les étymologies interlinguistiques dans lesquelles l'étymon et le terme commenté appartiennent, l'un, l'autre ou les deux, à une langue étrangère. Notre corpus est constitué des *Etymologiae* d'Isidore de Séville, lues dans l'édition Lindsay (Oxford)⁷. Nous y adjoindrons, pour le complémentaire gréco-latin, quelques extraits du *De mensibus* de Jean le Lydien (édition Wuensch, Teubner)⁸.

Ces paronymies interlinguistiques, mettant deux langues en contact, sont exploitables de plusieurs manières. Par exemple, il peut s'agir de la simple constatation qu'il existe une paire d'homonymes dans une langue étrangère. Cette donnée n'est en général pas davantage exploitée. Exemple par le grec, avec une simple paronymie dans Lyd. *Mens.* 4, 34 :

τὸν Μάρτεμ οἱ Ῥωμαῖοι μάρτεμ ἐκάλουν, οἶονεὶ θάνατον

les Romains appelaient Mars *mors*, c'est-à-dire « mort ».

Ou encore, une homophonie relative entre deux radicaux distincts dans une langue étrangère appelle une étymologie qui ne concerne que la langue étrangère. C'est le cas avec Lyd. *Mens.* 4, 64 :

οἱ δὲ Ῥωμαῖοι Ἀπρίλιον ὠσανεὶ Ἀπερίλιον ἀντὶ τοῦ ἀνοικτικὸν τοῦ καιροῦ φασιν

les Romains disent Aprilis, c'est-à-dire *aperilis*, pour « ouverture de la belle saison ».

7. Isidore de Séville, *Isidori Hispalensis episcopi Etymologiarum sive Originum libri XX. Recognovit brevisque adnotatione critica instruxit*, t. I : livres I-X, t. II : livres XI-XX, W. M. Lindsay (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1911.

8. Jean le Lydien, *Liber de mensibus*, R. Wuensch (éd.), Stuttgart, Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana, 1898 [réédition 1967].

Le commentaire exploite l'association d'idées *avril/début de la belle saison* et l'homologie phonétique *aprilis/aperio*. Il existe également une paire d'homonymes répartis non dans une, mais dans deux langues étrangères qui constitue une variante. C'est le cas pour le mot tonus : emprunt au grec *τόνος*, il désigne la « tension » d'une corde, ou le « ton » d'une syllabe ; emprunt à un mot étrusque, c'est l'un des noms du tonnerre (Sén. QN 2, 56, 1, citant Caecina)⁹. Cette homonymie née en latin par l'intermédiaire de deux emprunts distincts faits à deux idiomes différents n'est, chez Sénèque, l'objet d'aucun commentaire linguistique.

Mais parfois le commentaire s'impose. Ainsi avec le xénisme *pascha* de la langue chrétienne. Le mot, via le grec *τὸ πάσχα*, vient de l'hébreu, où, au sens de « passage », il désigne la Pâque ; mais il est tentant d'y reconnaître un hellénisme pur, de la famille de *πάσχω* – ainsi chez Lactance, *Inst.* 4, 26, 40. D'où les mises en garde métalinguistiques et doctrinales de saint Augustin, qui insiste sur l'idée que le plus important, dans la fête de Pâque, ce n'est pas la Passion (*πάσχω*), mais la Résurrection (*pessah*, « passage »)¹⁰.

On a aussi affaire au cas plus intéressant où une paire d'homonymes alloglosses est le lieu d'une confusion : on les prend à tort l'un pour l'autre, ou, n'apercevant pas l'homonymie, on les considère comme un seul et même mot.

Pour le premier cas, on peut évoquer les deux radicaux grecs en *ὑ-* (« pleuvoir » et « porc »). L'homonymie radicale est bien perçue par le sujet parlant, mais les Latins, aux dires de Cicéron (*Nat.* 2, 111), font le mauvais choix lorsqu'ils prétendent décalquer le nom grec des Hyades en *Suculae* :

Has Graeci stellas Hyadas uocitare suerunt, a pluendo (ὑεῖν enim est pluere), nostri imperite Suculas, quasi a subus essent, non ab imbris nominatae.

Ces étoiles, les Grecs les ont nommées Hyades, du verbe pleuvoir (*ὑεῖν* en effet, signifie « pleuvoir ») ; nous, par méprise, les avons appelées *Suculae*, comme si leur nom dérivait de celui des porcs et non de celui de la pluie !

Cette mauvaise option de traduction est confirmée par Ovide, *Fast.* 5, 166 :

nauita quas Hyadas Graius ab imbre uocat

[...] que le marin grec appelle *Hyades* du nom de la pluie

9. Voir G. Capdeville, « Le vocabulaire technique dans les traités d'*Etrusca Disciplina* en langue latine », *Revue de philologie*, 68, 1994, p. 51-75.

10. Voir C. Nicolas, « *Utraque lingua* ». *Le calque sémantique : domaine gréco-latin*, Louvain-Paris, Peeters, 1996, p. 215-219.

et Pline, *NH* 18, 247 :

[...] *nimborum argumento Hyadas appellantibus Graecis eas stellas, quod nostri a similitudine cognominis Graeci propter sues inpositum arbitantes, inperitia appellauere Suculas.*

[...] les Grecs, au motif qu'elles apportent la pluie, ayant nommé ces étoiles *Hyades*, ce que les Latins, croyant, en raison d'une homonymie, que le nom leur venait de celui des porcs, ont appelé par méprise *Suculae*.¹¹

Deuxième cas : il existe bien deux homonymes grecs, mais on interprète le phénomène comme ressortissant à la polysémie et non à l'homonymie. Ce contresens est probablement attesté par Cicéron avec la confusion manifeste qu'il entretient entre deux quasi homonymes – distingués, avec une pertinence sans doute faible, par un seul trait prosodique : *ἀκρασία* (avec *a* central long) « absence de mélange » (de *κεράννυμι*) et *ἀκρασία* (avec *a* central bref) « absence de contrôle » (de *κρατέω*). Par conséquent, l'indistinction entre les deux termes conduit l'orateur à une traduction-calque globale par *intemperantia* – qui ne répond en réalité qu'à *ἀκρασία* issu de *κρατέω* –, qui prend à la fois le sens des deux mots grecs. Par la suite, c'est toute la famille de *temperare* qui s'étoffe de la série de sens qui correspond à *κεράννυμι*¹². Le type d'homonymie/paronymie interlinguistique qui nous retiendra dans les lignes qui suivent est la situation où un mot latin et un mot grec sont mis en relation, le plus souvent – mais pas nécessairement – étymologique.

Type 1 : pas de lien étymologique explicite

Le degré zéro de ces rapprochements gréco-latins, si l'on peut ainsi s'exprimer, réside dans la constatation simple de la ressemblance formelle et, le cas échéant, sémantique, entre deux termes, chacun de son côté de la frontière interlinguistique, mais sans exploitation particulière de cet état de fait (Isid. *Etym.* 11, 1, 7) :

11. Signalons que les éditeurs CUF de Pline, *loc. cit.*, A. Le Bœuffle et H. Le Bonniec, réhabilitent au contraire l'étymologie par le nom du porc. Voir C. Nicolas, « De la synonymie entre noms propres. Quelques cas latins », *Moussyllanea. Mélanges de linguistique et de littérature anciennes offerts à Claude Moussy*, B. Bureau et C. Nicolas (éd.), Louvain-Paris, Peeters, 1998, p. 219-228 et particulièrement p. 227 ; et C. Nicolas, « Syntaxe de la mention », *De lingua Latina novae quaestiones. Actes du X^e colloque international de linguistique latine (Paris-Sèvres, 19 au 19 avril 1999)*, C. Moussy (éd.), Louvain-Paris, Peeters, 2001, p. 497-509 et particulièrement p. 504.

12. Voir C. Nicolas, « *Utraque lingua.* » *Le calque sémantique...*, *op. cit.*, p. 221-227.

1. *Anima autem a gentilibus nomen accepit, eo quod uentus sit. Vnde et Graece uentus ἄνεμος dicitur, quod ore trahentes aerem uiuere uideamur.*

1. *Anima* est un mot qui vient des païens, parce que l'âme est du vent. D'où vient que les Grecs aussi disent ἄνεμος pour le vent, parce que c'est en inspirant de l'air par la bouche que nous donnons l'impression d'être vivants.

Le rapport phonique et sémantique entre *anima* – et, ici implicite, *animus* – et ἄνεμος est remarqué. Ce qui manque, c'est l'explication de ce rapport. Faut-il comprendre qu'il y a eu emprunt d'une langue à l'autre? Si oui, dans quel sens? Manifestement, le relatif de liaison *Vnde* induit un rapport de cause à effet qui devrait imposer l'interprétation argumentative suivante : *anima* – mot païen au départ – a pour sens primitif « vent » ; c'est pourquoi (?) les Grecs disent le même mot pour le vent parce que la respiration c'est la vie. L'impression est que les Grecs ont emprunté aux Latins leur nom du vent. Mais on se rend compte que l'argument est à peu près illisible en l'état. Le véritable raisonnement est en réalité le suivant : les chrétiens disent *anima* pour l'âme ; or ce mot, ancien, signifiait « vent », tout comme en grec ; et si c'est le nom du vent que l'on utilise pour désigner l'âme, c'est parce que la respiration c'est la vie.

Par conséquent, malgré la présence trompeuse de *unde*, il n'y a pas de lien logique entre la désignation latine *animus* et la désignation grecque ἄνεμος. Les deux désignations, identiques, sont simplement juxtaposées et Isidore n'en dit pas davantage sur cette remarquable ressemblance. Le début du livre 9 des *Etymologiae* (*De linguis*) explique sans surprise la diversité des idiomes par le dogme babélien. Faut-il alors comprendre que le mot commun aux Grecs et aux Latins pour le nom du vent est prébabélien? Ou est-ce un emprunt commun? La chose n'est pas théorisée et le grec est ici invoqué plutôt à titre d'argument d'autorité (type « et d'ailleurs les Grecs aussi ont le même mot pour le vent ; donc [*unde*, mal placé] mon raisonnement est renforcé pour le latin »). Quoi qu'il en soit, les emplois atypiques des liens logiques dans ces syllogismes métalinguistiques isidorien ne sont pas rares.

Type 2 : l'étymon-emprunt

Plus souvent, le rapport entre le terme grec et le terme latin est plus explicitement étymologique. Les données sont alors présentées ainsi : le mot latin analysé est un emprunt au grec. Par exemple, tel terme latin – de notre point de vue moderne – est un terme grec (Isid. *Etym.* 8, 2, 6) :

2. *Caritas Graece, Latine dilectio interpretatur [...]*

2. Le mot grec *caritas* se traduit en latin par *dilectio*.

On voit qu'il est nécessaire de traduire en latin le mot *caritas*. Cette analyse est confirmée pour l'adjectif de base (Isid. *Etym* 10, 153) :

Karus *Graecum nomen est, sicut et caritas, unde et caristia,*

Carus est un mot grec, comme *caritas*, d'où vient aussi *caristia*.

Le livre 10 des *Etymologiae* est un dictionnaire alphabétique de termes ; *carus* y est bien classé à la lettre K. La ressemblance phono-sémantique fortuite entre *caritas* et *χάρις* entraîne cette interférence. Il s'agit indéniablement d'une étymologie populaire par attraction paronymique¹³, dont témoignent de nombreuses graphies *charitas* sur maints monuments chrétiens. Du coup, puisque dans l'esprit du lexicologue antique il ne s'agit pas de deux termes ressemblants, mais d'un seul, nous ne sommes pas dans la situation théorique de l'homonymie. On pourra dire la même chose de l'in vraisemblable analyse que fait Isidore (*Etym.* 7, 1, 5), après d'autres, du terme *Deus* :

3. *Est autem nomen in Latinum ex Graeca appellatione translatum. Nam Deus Graece θεός, φόβος dicitur, id est timor, unde tractum est Deus, quod eum colentibus sit timor.*

3. [*Deus*] est un nom passé du grec au latin. En effet, *deus* (en grec *θεός*) signifie *φόβος*, c'est-à-dire « crainte », d'où a été tiré le nom *Deus*, parce qu'il inspire de la crainte à ceux qui le révèrent.

Il arrive que le cas soit plus difficile à trancher, comme en 20, 2, 14 :

4. *Coenam uocari a communione uescentium : κοινόν quippe Graeci commune dicunt.*

4. Le mot *coena* [*sic*] tire son nom de la communauté des dîneurs : de fait, *κοινόν* en grec signifie « commun ».

13. Sur ce procédé, voir C. Nicolas, « “Je suis omnibulé par ma rémunération”. Quelques notes sur le phénomène de remotivation lexicale par attraction paronymique », *Cahiers de lexicologie*, 66 (1), 1995, p. 39-53.

Ou comme en 12, 7, 50 :

5. *Gallus a castratione uocatus; inter ceteras enim aues huic solo testiculi adimuntur.*

5. Le coq se dit *gallus* à cause de la castration : il est le seul en effet, de tous les oiseaux de basse-cour, à qui l'on ôte les testicules.

Ou encore en 12, 7, 18 :

6. *Olor autem dictus quod sit totus plumis albus : nullus enim meminit cygnum nigrum; ὄλον enim Graece totum dicitur.*

6. Le cygne a pour nom *olor* parce que ses plumes le rendent blanc dans son entier (on n'a de fait jamais fait mention de cygne noir) ; car ὄλος, en grec, veut dire « tout entier ».

Dans ces trois exemples, il est sans doute impropre de dire qu'il y a un seul mot. L'exemple 4, avec son orthographe ad hoc destinée à entériner une attraction paronymique entre *cena* et *κοινός*, est encore très proche, statutairement, de l'exemple 2 : un mot grec unique est utilisé dans les deux langues – donc ce n'est pas un cas d'homonymie. Mais les emplois spécifiques du terme posé comme unique sont bien distincts dans les deux langues. Au contraire du « couple » *caritas/χάρις*, dont les deux termes sont présentés comme ayant même forme, même sens et même nature – en bref c'est le type de l'emprunt simple –, celui-ci offre une particularité : adjectival en grec, le mot est pensé comme substantival en latin. Il y a en outre une différenciation sémantique ; d'abord plus spécialisé en latin sur le plan sémantique, par l'adjonction sémique « repas » (*communione uescentium*), le terme se développe ensuite de façon autonome par effacement du sème principal « commun » : il prend donc le sens simple de « repas ». Ou bien il faut supposer une lexie de départ (*κοινόν δεῖπνον?*), dont on ne garderait que l'adjectif. Plus que pour l'exemple 2, qui est asséné comme une évidence, on est, avec l'exemple 4, dans l'idée que l'on peut se faire du lien étymologique¹⁴.

De même dans l'exemple 5, *Gallus* est le même mot grec (!) que celui qui désigne les Galles, prêtres de Cybèle. Il s'agit d'un emprunt par métaphore : on castré les Galles comme on castré parfois les coqs ; donc on appelle les coqs *Galli*. L'éloignement, sur le plan sémantique, des « deux » termes nous met dans une situation assez proche de l'homonymie.

14. Comme par exemple quand on relie le substantif « sanglier » à son étymon latin, l'adjectif *singularis*, en expliquant que la désignation de l'animal est au départ la lexie *porcus singularis*, dont on ne retient que l'adjectif spécifique. Il en résulte une perte du lien étymologique.

L'exemple 6 est cocasse. Le rapprochement qui est fait entre *olor* et ὄλος est, de tous ceux que nous avons examinés ci-dessus, le plus artificiel. Phoniquement assez peu motivé, il est, en outre, méthodologiquement bien hasardeux sur le plan sémantique. Si l'on considère en effet que la « blancheur intégrale » est une propriété saillante du cygne, assez prototypique pour imposer à l'animal sa désignation, alors on s'attend à ce qu'on le nomme le « blanc », plutôt que l'« intégral » ! Mais en fait, c'est bien l'inverse qui se passe : la ressemblance phonique, discutable, perçue entre le nom latin de l'oiseau et l'adjectif grec préexiste à l'explication étymologique et s'impose d'elle-même comme une nécessité. Conséquemment, la propriété saillante objective – la blancheur – ne prend plus aucune part à cette explication, car on pourrait tout aussi bien dire que « le cygne est entièrement emplumé (on n'a jamais vu de cygne sans plumes) [...] » ou « [...] entièrement palmipède [...] », « [...] entièrement ovipare [...] », ou même « [...] entièrement tétragrammatique (on n'a jamais vu *olor* écrit avec cinq lettres) [...] », le tout sans affecter le raisonnement. C'est dire s'il est défectueux¹⁵.

En outre, comme si souvent, le rapport au terme grec est très confus. Il y a un lien de cause à effet (*enim*). Mais il est difficile, là encore, de décoder le système argumentatif. Il est difficile de savoir si *olor* doit être vraiment compté comme un emprunt grec – comme le prétendu *caritas* –, comme un terme latin apparenté au terme grec – mais de quelle parenté s'agit-il? –, comme un terme latin ayant un étymon grec – mais pourquoi? –, ou bien comme un terme ayant une vague analogie – sur quel plan? – avec ὄλος. Un dernier exemple (Isid. *Etym.* 5, 35, 6) est très caractéristique de cette manière :

7. [...] *tunc breviori sol uoluitur circulo. Vnde et hoc tempus bruma dicitur, quasi βραχύς, id est brevis; uel a cibo, quod maior sit tunc uescendi appetitus. Edacitas enim Graece βρωμα appellatur; unde et inbrumarii dicuntur quibus fastidium est ciborum.*

7. [...] c'est à ce moment-là que le soleil circule sur son plus petit cercle; d'où vient que cette période s'appelle *bruma*, comme βραχύς, c'est-à-dire « bref » ; ou alors l'étymon est le nom de la nourriture, parce que l'appétit augmente à cette époque. En effet, la voracité se dit en grec βρωμα; d'où le nom d'*inbrumarii* donné à ceux qui éprouvent de la répugnance à manger.

15. Dans le même genre, on peut citer Isid. *Etym.* 20, 2, 15 : « *Panis dictus quod cum omni cibo adponatur, uel quod omne animal eum adpetat; πᾶν enim Graece omne dicitur* », « Le pain [*panis*] tire son nom du fait qu'il accompagne tout aliment ; ou du fait que tout être vivant le recherche. Car en grec πᾶν signifie "tout" ».

On a l'impression que les deux étymologies proposées pour *bruma* sont grecques. Même dans la première, *breuis* – dont on sait que le superlatif archaïque **breuima* est l'étymon réel de *bruma* – ne paraît intervenir qu'à titre de traduction de *βραχύς*, posé comme la source du mot latin. Mais c'est la deuxième qui est intéressante pour notre propos. Le rapport phonique fortuit entre *βρῶμα* et *bruma* – qui n'est réellement valable qu'au nominatif, notons-le – s'impose et force une deuxième explication, strictement parallèle à la première dans sa méthode :

<i>bruma</i>	Caractéristique, dans le réel, du mot défini	Reprise lexicale	Mot grec correspondant
Explication 1	le cercle héliaque est le plus court	<i>breuiori</i>	<i>βραχύς</i>
Explication 2	l'appétit est plus grand	<i>cibo, edacitas</i>	<i>βρῶμα</i>

L'explication 2 se veut renforcée par l'analyse du terme *inbrumarii*; mais comme ce dernier n'est pas autrement connu – d'autres manuscrits posent un déponent *imbrumari*, d'autres ont *bromatici*, *brumatici* –, la seconde étymologie, qui sent à plein nez l'étymologie populaire savante et la rétromotivation¹⁶, n'en sort pas spécialement consolidée.

Type 3 : un homonyme grec est, parmi d'autres solutions, proposé comme étymon

Autre situation, à peine différente : le terme latin, doté cumulativement d'une ou plusieurs étymologies latines, a, en outre, une ou plusieurs étymologie(s) grecque(s). La présence simultanée de plusieurs étymons est, on le sait, un procédé constant de la lexicologie antique – depuis le *Cratyle* au moins. Les étymologies anciennes s'occupent moins de rechercher une parenté qu'une affinité. La caractéristique de cette approche est la surdétermination : le terme analysé est saturé d'explications variées,

16. Voir P. Guiraud, « Étymologie et "ethymologia" (motivation et rétromotivation) », *Poétique*, 11, 1972, p. 405-413.

dont souvent aucune n'est présentée comme préférable aux autres, et qui concourent toutes à « inscrire le mot dans le système du lexique, à révéler les propriétés diagrammatiques du vocabulaire »¹⁷. Cette situation est fréquente chez Isidore. Quant à la présence, parmi ce cumul d'étymons, de terme(s) grec(s), elle n'est en général pas davantage théorisée que dans le type antérieur. Citons quelques exemples dans Isid. *Etym.* 5, 36, 2 :

8. *Annus autem dictus quia mensibus in se recurrentibus uoluitur. Vnde et anulus dicitur, quasi annuus, id est circulus, quod in se redeat. [...] Alii annum dicunt ἀπὸ τοῦ ἀνανεοῦσθαι, id est ab innouatione; renouatur enim semper.*

8. L'année se dit *annus* parce que le retour des mois la fait revenir sur elle-même. C'est pourquoi on l'appelle *anulus* « anneau » (presque *annuus*), c'est-à-dire « cercle », puisqu'elle revient cycliquement sur elle-même. [...] D'autres disent qu'*annus* provient du verbe ἀνανεοῦσθαι, « se renouveler » ; de fait, l'année se renouvelle éternellement.

Ou Isid. *Etym.* 8, 7, 8 :

9. *Saturici autem dicti, siue quod pleni sint omni facundia, siue a saturitate et copia [...] ; aut a satyris nomen tractum, qui inulta habent ea quae per uinolentiam dicuntur.*

9. Les vers satiriques tirent leur nom de ce qu'ils sont farcis de toutes sortes de traits d'éloquence ; ou bien de la notion de satiété et d'abondance ; ou alors le mot vient du grec Σάτυροι, les Satyres, qui attribuent l'impunité aux propos tenus dans l'ivresse.

Ou encore Isid. *Etym.* 12, 1, 12 :

10. *Agnum quamquam et Graeci uocent ἀπὸ τοῦ ἄγνου, quasi pium, Latini autem ideo hoc nomen habere putant, eo quod prae ceteris animantibus matrem agnoscat.*

10. Bien que les Grecs aussi appellent l'agneau *agnus*, de ἄγνός « pur », les Latins, quant à eux, estiment qu'il a ce nom parce que, plus que les autres êtres vivants, il reconnaît sa mère [*agnoscere*].

Dans l'exemple 8, l'étymon latin *anulus* et le grec ἀνανεοῦσθαι, loin d'offrir deux solutions sémantiques complémentaires, sont reliés à *annus* par la même associa-

17. T. Todorov, « Introduction à la symbolique », *Poétique*, 11, 1972, p. 273-308 et particulièrement p. 291. On peut aussi se reporter à G. Genette, « Avatars du cratylisme », *Poétique*, 11, 1972, p. 367-394, et à C. Nicolas, « "Je suis omnibulé par ma rémunération". Quelques notes... », art. cité, p. 42-43.

tion d'idées, celle du renouvellement cyclique. Du coup, le rapport entre *annus* et le verbe grec, plutôt ténu sur le plan phonique, ne s'impose pas autoritairement à l'oreille; il intervient plutôt pour confirmer cette relation lexicale entre le nom de l'année et l'idée de cycle. Mais, comme d'habitude, si l'on peut caractériser la fonction du terme grec dans le raisonnement isidorien, il est impossible de dire avec précision quel est son statut.

Dans l'exemple 9, est illustrée une attraction paronymique bilingue vraiment historique – et qui perdure jusqu'à nos jours dans l'indistinction orthographique fréquente entre les adjectifs « satirique » et « satyrique ». Expliquant, dans une série consacrée aux genres littéraires et aux mètres poétiques, l'origine du terme *saturicus* – qu'il fait alterner fâcheusement et sans système avec *satiricus* –, Isidore livre trois solutions complémentaires : par *satura* « pot-pourri » – métaphoriquement, un pot-pourri de bons mots, *pleni sint omni facundia* –, par l'adjectif *satur*, par le grec Σάτυροι. On sait que les deux premières solutions n'en font qu'une : *satura* « pot-pourri » est une simplification de *satura lanx*, représentant un mets composite, un mélange culinaire, puis, par transfert, un morceau littéraire fait de pièces et de morceaux, selon une métaphore comparable à celle qui fait du français « farce » un nom de genre littéraire. La contamination du grec, quant à elle, était à tous égards prévisible : pour la forme, l'emprunt *Saturicus* du dérivé Σατυρικός, est un homonyme quasi parfait du dérivé autochtone de *satura*; pour le sens, ou au moins pour le champ lexical, le rapprochement entre les vers satiriques des Latins et le drame satyrique des Grecs devenait inévitable.

Pour le raisonnement lui-même, en revanche, on n'est toujours pas éclairé. Isidore propose-t-il deux séries d'étymologies incompatibles (cf. *aut*) ? C'est peu probable : *aut* et *uel*, dans ces développements étymologiques, sont apparemment strictement interchangeables et, on l'a dit, l'accumulation d'étymons vise à éclairer globalement le sens du mot. Soupçonne-t-il qu'il y a deux homonymes *saturici*, l'un dérivé latin, l'autre emprunt au grec ? Ou bien le recours au grec vient-il, comme dans les cas précédents, comme un complément d'enquête, sans autre explication sur le problème de la diglossie ?

Dans l'exemple 10, on observe une prise de position méritoire d'Isidore. Le rapport phonique entre *agnus* et ἄγνος, lui aussi solidement ancré dans les esprits¹⁸, est ici courageusement repoussé, malgré ce qui est présenté comme une évidence : les

18. Il est par exemple chez Festus : *agnus dicitur àπὸ τοῦ ἄγνοῦ* (P.-Fest. 13, 15). La confusion entre le nom latin de l'agneau, *agnus*, son correspondant grec ἄμνος et l'adjectif ἄγνος, « pur », est entretenue, chez les chrétiens, par la symbolique de l'agneau. Les confusions dans le lexique se remarquent à d'autres égards : voir le nom du gattilier *agnus castus*.

Grecs et les Latins ont le même mot pour le nom de l'agneau – comprendre que le grec *ἀμνός* est senti comme étant le même mot qu'*agnus*; l'étymologie en est manifestement l'adjectif grec *ἀγνός* qui signifie « pur » et qui est un quasi homonyme d'*agnus*. Néanmoins, Isidore fait une contre-proposition latino-latine en rapprochant *agnus* du verbe *agnosco*.

Le système concessif utilisé dans ce raisonnement, sans éclairer spécialement sur le statut du grec dans l'étymologie d'un mot latin, donne tout de même l'impression que, sauf exception, l'étymon grec, a une force argumentative spéciale par rapport aux solutions latines concurrentes.

Dans la variante inverse rare de ce type, le « définiendum » est un mot grec et le « définiens » un mot latin (Isid. *Etym.* 8, 7, 6) :

11. Comoedi (*var.* : comici) *appellati siue a loco, quia circum pagos agebant, quos Graeci κῶμας uocant, siue a comisatione. Solebant enim post cibum homines ad eos audiendos uenire.*

11. Les vers comiques tirent leur nom d'un lieu, parce qu'on les récitait autour des villages, que les Grecs appellent *κῶμαι*; ou alors l'étymon est *comisatio* « festin » ; de fait c'est habituellement après manger que les gens venaient les écouter.

Ou Isid. *Etym.* 12, 2, 21 :

12. Castores *a castrando dicti sunt.*

12. Castor vient de *castrari* « se châtrer ».

On voit, dans ces deux cas, comment une caractéristique plus ou moins saillante du référent (« après manger », « castration »¹⁹) est utilisée comme solution étymologique, malgré la frontière interlinguistique. L'homonymie partielle *comisatio/comici* – qu'il faut sans doute préférer à la variante *comoedi*, moins performante phoniquement –, *castror* « je me châtre »/*Castor* s'impose à l'esprit.

19. Le castor, recherché pour ses glandes séminales, dont on tirait le *castoreum*, était réputé se châtrer lui-même pour se sauver la vie.

Type 4 : aller-retour entre les deux langues

La diglossie gréco-latine de ces énoncés métalinguistiques, si peu problématisée, peut, dans certains cas, se révéler encore plus complexe à cause d'un jeu de va-et-vient entre les deux langues ; en voici deux exemples (Isid. *Etym.* 11, 1, 46) :

13. *Aurium inditum nomen a uocibus auriendis [...] aut quia uocem ipsam Graeci αὐδήν uocant ab auditu; per immutationem enim litterae aures quasi audes nuncupatae sunt.*

13. Les oreilles [*aurēs*] tirent leur nom de l'expression [*h*]aurire uoces « puiser les paroles » [ici, une citation de Virgile, *Én.* 4, 359 : *uocemque his auribus ausit*] ; ou alors, c'est parce que les Grecs appellent la voix αὐδή, qui vient d'*audire* ; par échange de phonèmes, on a le nom aures, presque *audēs*.

Et Isid. *Etym.* 20, 2, 20 :

14. *Carnes dictae quia caro sunt; siue a creando, unde et a Graecis κρέας uocantur.*

14 : On appelle les viandes *carnes* parce qu'elles sont de la chair ; ou bien le mot vient de *creare*, ce qui explique qu'en grec cela se dise κρέας.

En 13, la première étymologie par [*h*]aurire – noter l'orthographe *ad hoc* sans l'aspirée –, appuyée par un exemple virgilien, n'est pas entièrement déconnectée de la deuxième. En effet, l'étymon proposé n'est pas le seul *aurire*, mais le syntagme *aurire uoces* ; de là la deuxième étymologie, polyglotte, qui exploite l'idée de « voix ». Et c'est à ce stade que se produit le va-et-vient interlinguistique. On apprend que l'étymon d'*aurēs* est le mot grec αὐδή, cumulativement avec le verbe *aurire* – c'est l'illustration de notre type 3 – ; mais également, on découvre que l'étymon d'αὐδή est le verbe latin *audire* – ou le substantif *auditus*. Donc, transitivement, *audire* est le « sur-étymon » de *aurēs*. On peut noter le va-et-vient sémantique aussi : « oreille » (*aurēs*) est connecté à l'idée de « voix » (αὐδή), laquelle est liée à celle d'« oreille » (*audire*). La fonction de la première étymologie *aurēs/aurire (uoces)* est clairement de préparer ce va-et-vient.

Or cet aller-retour n'est en rien nécessaire au raisonnement, comme le montre la fin du passage cité : *aurēs* procède d'une déformation d'*audēs*, ce qui le met en relation évidente, sur tous les plans, avec *audire*. Le latin est donc autosuffisant et le passage par le grec, et par la notion de « voix », est tout à fait superfétatoire. Sauf que la prise en compte de l'homophonie bilingue entre les radicaux d'*audire* et de αὐδή oblige l'étymologiste à cette petite acrobatie. Dès lors qu'il y a homonymie au moins partielle entre les deux langues – et surtout quand la relation sémantique entre les

termes comparés n'est pas trop lâche, comme c'est le cas entre « oreille » et « voix » –, le dossier grec fait partie intégrante du dossier latin, et ce serait manquer de méthode ou d'exhaustivité que de ne pas l'aborder.

Cela ressort aussi de l'exemple 14. La première partie de l'analyse est strictement tautologique (*carnes [...] quia caro sunt!*). La suite est étymologique. Et l'étymologie proposée ne se comprend que dans le cadre de cette diglossie pensée apparemment comme naturelle : *caro* vient de *creare* ; la preuve est administrée par le grec *κρέας*. L'homophonie radicale *κρεα-/crea-* est si nette qu'elle en devient incontournable ; donc « il faut » qu'il y ait un rapport sémantique entre *creare* et *caro*, le correspondant sémantique de *κρέας*. On voit donc comment le hasard se mue en nécessité. Nécessité d'autant plus pressante, sans doute, que cette étymologie s'inscrit alors pleinement dans l'histoire sainte : la chair, c'est la créature de Dieu ; c'est la création qui fait la chair.

Type 5 : les analogies d'une langue sont transférables dans l'autre langue

Dans le cadre de cette diglossie fondamentale inexplicée, on peut même trouver une situation extrême de conformité entre les deux langues en contact. Deux exemples grecs (Lyd. *Mens.* 2, 4) :

15. ἀναφέρεται δὲ ἡ μόνας εἰς Ἀπόλλωνα, τούτεστιν εἰς τὸν ἕνα Ἥλιον, ὃς Ἀπόλλων λέγεται διὰ τὸ ἄπωθεν εἶναι τῶν πολλῶν. Καὶ Ῥωμαῖοι δὲ αὐτὸν Σόλεμ ἤτοι μόνον λέγουσι.

15. L'unité se rapporte à Apollon, c'est-à-dire au soleil unique, dont le nom est *Apollon* parce qu'il se tient à l'écart de la multitude. D'ailleurs, les Romains l'appellent *Sol*, c'est-à-dire « seul ».

Et Lyd. *Mens.* 4, 64 :

16. βένισαι τὸ ἀφροδισιάσαι παρὰ τὸ πλήθει λέγεται.

16. *Venire* signifie vulgairement « jouir ».

Voici ce qu'il est permis de comprendre pour l'exemple 15, qui est un syllogisme bien constitué : 1) L'étymologie du nom d'Apollon est gréco-grecque. *Ἀπόλλων* doit se

comprendre ἀπὸ πολλῶν « loin de la foule des autres » ; or 2) le correspondant mythologique et traductologique d'Apollon en latin, c'est *Sol*, le soleil ; or 3) il se trouve qu'il existe une homonymie partielle en latin entre *Sol* et *solus* – surtout quand, conformément à la méthode intégrationniste²⁰, on met les formes d'autonymes à l'accusatif : *solem/solum* ; donc 4) la première proposition est corroborée analogiquement par la troisième, et réciproquement la troisième par la première.

Les deux étymologies proposées, toutes deux unilingues – d'un côté Ἀπόλλων/ἀπὸ πολλῶν, de l'autre *Soll/solus* – se soutiennent l'une l'autre, car c'est l'ensemble d'un processus analogique, bâti sur des approximations homophoniques, que l'on peut transposer à l'autre langue. L'homophonie n'est plus bilingue, comme dans les types précédents ; mais, quoiqu'unilingue, elle est reproductible dans l'autre langue, quel que soit le point de départ. De fait, on peut monter le syllogisme en partant du rapport entre *Sol* et *solus* et prouver par là l'étymologie Ἀπόλλων/ἀπὸ πολλῶν, en inversant prémisses et conclusion.

L'exemple 16 est bien du même type. Sous la forme βένισαι, il faut lire, à l'infinif aoriste, l'emprunt latin *uenire*, ou, sous la graphie βένισαι, avec une prononciation conforme à l'époque de Jean le Lydien, un équivalent de *uenisse*. Et le raisonnement, plus elliptique, est le suivant : il y a une homophonie en latin entre les radicaux du verbe *uenire* et du théonyme *Venus*. Ce ne sont pas deux radicaux homonymes, mais deux représentants de la même famille lexicale. La preuve en est donnée par l'analogie du système grec : 1) *Venus* = Ἀφροδίτη ; or 2) le lien morphologique entre Ἀφροδίτη et ἀφροδισιάσαι est évident ; or 3) ἀφροδισιάσαι se traduit *uenire* (« vulgairement ») ; donc 4) *uenire* et *Venus* sont morphologiquement connectés.

Conclusion

Ce qui ressort peut-être de ces exemples épars, c'est qu'il existe chez les lexicologues antiques une sorte de sentiment confus de communauté linguistique latino-grecque. Il n'est jamais affirmé que les deux langues n'en font qu'une ; mais les étymologies se font sans difficulté *utraque lingua*, sans qu'on ait besoin de clarifier la raison d'être de cette diglossie fondamentale.

Par conséquent, dans le cadre théorique implicite de cette langue mixte ou plutôt bicéphale, l'homonymie n'existe pas : si un mot latin et un mot grec se ressemblent,

20. Sur cette terminologie, voir C. Nicolas, « Syntaxe de la mention », *De lingua Latina novae quaestiones...*, *op. cit.*, p. 497-509.

c'est qu'il s'agit du même mot. Dans cette entreprise d'explicitation du lexique, où tout est détermination et d'où, apparemment, le hasard est exclu, le travail du spécialiste antique est, entre autres choses, de ne pas passer à côté d'une homophonie bilingue, puis, une fois qu'elle est repérée, de la (re)motiver quoi qu'il arrive. La prégnance de la forme est telle –comme pour le couple *brumal*/*βρῶμα* de l'exemple 7 – qu'il est nécessaire de trouver a posteriori une explication rationnelle, malgré des différences sémantiques souvent rédhibitoires comme par exemple, parmi d'autres jongleries, *olor*/*ὄλος* de l'exemple 6.

Enfin, il est illusoire de chercher dans ces développements lexicologiques antiques la rigueur argumentative souhaitable. Malgré la surabondance de liens logiques, les raisonnements proposés sont souvent malaisés à reconstruire à force d'ellipses.